

## Essai sur le Psychisme des Paléolithiques

*par L. Pradel, Châtelleraut*

Il peut paraître très hasardeux de tenter d'aborder le psychisme des Paléolithiques (ou hommes de l'âge de la pierre taillée). Cependant, ils ne nous sont pas inconnus. C'est ainsi que l'anatomie fournit sur leurs squelettes des renseignements précis, surtout depuis le Paléolithique moyen, où l'homme de Néandertal est défini par de multiples découvertes. En ce qui concerne les différentes races de chasseurs du Paléolithique, nous connaissons ainsi – surtout à partir de l'époque moustérienne – leur taille, leur robustesse (par les insertions musculaires plus ou moins marquées), leur morphologie crânienne, qui nous intéresse particulièrement. – Par ailleurs, nous approchons de plus en plus l'environnement et les modes de vie des Paléolithiques. Les restes des animaux qu'ils chassaient sont retrouvés dans les foyers laissés dans les cavernes (renne, boeuf, cheval, mammouth, etc.). Leurs préoccupations paraissent nettement dans leurs gravures et peintures rupestres. Une grande place y est donnée à des pratiques magiques devant faciliter la réussite à la chasse, source d'une nourriture indispensable à la vie. A partir de ces bases nous allons essayer d'analyser les caractères généraux du psychisme normal et pathologique des Paléolithiques.

1 – Tout d'abord, quelques rapides considérations sur la morphologie crânienne sont nécessaires, l'anatomie crânienne conduisant à la physiologie de l'encéphale. On sait que la capacité crânienne a progressé constamment du Paléolithique inférieur au Paléolithique moyen. A l'aurore de l'humanité, il y a environ deux millions d'années, l'Australopithèque serait déjà un homme pour beaucoup d'auteurs (Dart, Leaky, Arambourg) mais quelques anthropologues le considèrent seulement comme un gibier. Si sa capacité crânienne est faible (530 cm<sup>3</sup> environ), celle-ci augmente chez l'Homo habilis (675 cm<sup>3</sup> environ) et chez les Archanthropes: Pithécantropes (900 cm<sup>3</sup> environ) et Sinanthropes (1000 cm<sup>3</sup> environ). A un stade plus évolué de l'humanité, au Moustérien, la capacité crânienne devient beaucoup plus considérable, au point de dépasser parfois celle de l'homme actuel. Au Paléolithique supérieur (hommes de Cro-Magnon et de Chancelade) les chiffres sont aussi à peu près équivalents à ce qu'ils sont de nos jours. – Mais la capacité crânienne n'est pas le seul facteur à conditionner l'intelligence. Les traces laissées sur l'endocrâne donnent des indications sur l'irrigation cérébrale et la forme des circonvolutions, qui se transforment avec le temps dans le sens de possibilités accrues. La répartition de la matière cérébrale est aussi un élément important à considérer. C'est ainsi que chez les Néandertaliens le lobe occipital (centre visuel) est par rapport à celui de l'homme moderne, relativement beaucoup plus développé que les lobes frontaux (siège des élaborations supérieures, des associations d'idées). C'est dire qu'un tel cerveau était plus apte aux fonctions sensorielles nécessaires au chasseur primitif qu'à celles de la pensée conceptuelle. En définitive, toutes ces constatations anatomiques montrent que l'intelligence augmente progressivement au cours des différents stades du Paléolithique.

2 – Si les Paléolithiques avaient les sens plus développés que nous, c'est que cela était indispensable à leur survie. A ce sujet rappelons que «la fonction crée l'organe». Ces hommes étaient «en état permanent d'urgence vitale». Ils vivaient dans un milieu hostile, au climat fort rigoureux la plupart du temps. Les cavernes humides fournissaient un abri précaire qui devait être défendu contre les grands carnassiers. La faim devait être le souci majeur et presque constant. La nourriture était en effet très aléatoire: elle dépendait du passage du gibier et des résultats de la chasse.

3 – L'anatomie et la physiologie de l'encéphale ainsi que l'environnement des Paléolithiques étant es-

quissés, évoquons maintenant une source importante de documentation relative à leurs croyances. Il s'agit des peintures rupestres du Paléolithique supérieur et en particulier de celles de l'époque magdalénienne. Certaines représentent des scènes de sorcellerie et d'envoûtement. Citons seulement le Sorcier et l'Ours en «pelote d'épingles» de la grotte des Trois Frères ainsi que les bisons peints percés de flèches de la caverne de Niaux. Ces faits montrent à l'évidence que nous sommes en présence d'une mentalité aucunement discursive mais prélogique, illogique, primitive; disons encore spontanée ou sauvage.

4 – Ce mode de pensée très fruste, illogique et superstitieux explique la lenteur de l'ascension de l'humanité pendant le Paléolithique. C'est vraisemblablement l'esprit routinier qui a permis que certains outils tel que le biface (ou coup-de-poing) perdure des dizaines de millénaires. Les hommes du quaternaire manquaient en effet de génie inventif, lequel leur paraissait peut-être même suspect, à l'instar de ce qui se passe dans les sociétés archaïques modernes. Mais ils étaient adroits, comme en témoigne la facture de leur outillage et toute leur pensée était orientée vers la vie pratique, ce qui leur permettait des réussites. Ainsi, dans nos fouilles du Moustérien de Fontmaure (commune de Vellèches, Vienne), nous avons constaté qu'un tri des matériaux avait été opéré suivant les types d'outils désirés. Presque tout l'outillage est exécuté en jaspe, matériau qui se rencontre à profusion dans le site. Pour la majorité des pointes – outils qui en raison de leur destination devaient être particulièrement solides –, c'est le silex blond du Grand-Pressigny, d'excellente qualité, qui a été retenu. Les mesures physiques de C. Tourenq ont montré que les Moustériens ne s'étaient pas trompés et qu'en effet, de tous les matériaux du site, c'était le silex du Grand-Pressigny qui était le plus résistant. – Ces armes, adroitement taillées, devaient être employées avec une mentalité imprégnée de croyances et de superstition. Si une pointe de trait manquait son but, c'est qu'elle était devenue maléfique par l'intervention d'un esprit malin ou du sorcier; elle devait être détruite. C'est ce qu'il est possible de conclure de la cassure de certaines pièces, brisées au point de résistance maximale.

5 – Cet homme à l'esprit plein de croyances, devait aussi, face à la maladie ou à l'accident, incriminer des forces occultes. Corrélativement il fallait une thérapeutique de nature magique aussi. Il est très probable qu'on y joignait des recettes transmises de génération en génération. Ainsi on peut envisager l'existence de pratiques chirurgicales, par exemple pour l'extraction de corps étrangers de la cornée, accident qui devait être fréquent au cours de la taille du silex. Cette mentalité à la fois utilitaire et superstitieuse, se retrouve dans des tribus archaïques beaucoup plus récentes. En Amérique précolombienne, dans la thérapeutique, une pharmacopée d'une richesse qui peut surprendre est associée à des pratiques rituelles et divinatoires.

6 – Les Paléolithiques pouvaient-ils avoir un peu conscience de leur état physique et mental? Ces primitifs, sous la dépendance étroite de l'environnement, ne semblent pas avoir eu d'autres préoccupations que celle de survivre. Toutes leurs possibilités intellectuelles devaient se borner à utiliser au mieux les ressources naturelles dont ils pouvaient disposer. Mais ils étaient bien loin de chercher à «s'adapter la nature» (Sauvy) comme le font nos sociétés actuelles! En définitive, il semble totalement exclu que ces hommes aient pu évaluer leur condition. Leur esprit routinier et essentiellement subordonné aux croyances, capable d'aborder seulement des questions matérielles au jour le jour, ne pouvait leur permettre une réflexion sur la valeur de leur pensée. Par ailleurs, la notion de bonheur devait être chez eux assez fruste: elle ne devait pas dépasser le contentement du besoin satisfait. Et ils ne pouvaient avoir aucun point de comparaison entre leur mode de vie et celui de sociétés plus évoluées . . .

7 – N'est-il pas hasardeux de tenter des comparaisons entre les primitifs du Paléolithique et ceux des sociétés archaïques modernes? En effet ces deux groupes sont séparés par des millénaires et les races sont différentes. On a souvent dit aussi, en particulier depuis Lévy-Brühl, que la mentalité des primitifs actuels était «figée», incapable de progrès tandis que les Paléolithiques avaient évolué. Or, de travaux récents parmi lesquels il faut citer ceux de Mauss, Margaret Mead, Claude Lévi-Strauss, Leroi-Gourhan,

se dégage l'idée que le psychisme des peuplades archaïques actuelles est capable d'acquisitions. L'expérience montre en effet, que les primitifs d'aujourd'hui apprennent rapidement à se servir de l'outillage des populations évoluées – très différent du leur – avec lesquelles ils se trouvent en contact. Ils peuvent aussi adopter des modes de vie nouveaux et plus évolués. Ces faits conduisent sur la voie d'une notion importante. C'est que le psychisme de tout homme, quel qu'il soit, peu importe la race et le millénaire, est capable d'évolution. L'essentiel, pour que l'esprit s'épanouisse, c'est de se trouver dans un milieu culturel adéquat, d'où toute croyance est exclue. – Les acquisitions récentes confirment que les idées de Gobineau n'ont aucun fondement objectif. Par contre la loi des trois états d'A. Comte reste toujours valable: il y a seulement des retards – parfois considérables – dans le développement de la pensée, d'une région à l'autre. – Enfin, à titre d'hypothèse de travail, on peut essayer de transposer aux tribus paléolithiques, les travaux de Claude Lévi-Strauss et de Leroi-Gourhan sur la psychanalyse des sociétés archaïques actuelles, mais si l'esprit sauvage paraît comparable dans les deux cas, il n'en est peut-être pas de même des tabous.

8 – Après l'examen du psychisme normal, il importe maintenant de tenter une rapide incursion dans le domaine de la paléopsychiatrie. Sous le rapport des maladies mentales deux facteurs y sont primordiaux. Au Paléolithique, d'une part le mode de pensée est prélogique (l'esprit sauvage), d'autre part le genre de vie est très proche de la nature, c'est-à-dire aux antipodes de notre trépidante civilisation actuelle, accompagnée de l'abus de l'alcool et autres poisons ayant une toxicité élective pour l'encéphale. Il en découle qu'il devait y avoir beaucoup de maladies par suggestion et probablement moins de psychoses émotives que chez nous. Mais dans l'ensemble les grands syndromes (aigus ou chroniques) produits par des processus organiques générateurs de troubles mentaux (affections médicales ou lésions anatomiques de l'encéphale), devaient être à peu près les mêmes que de nos jours. – Toutes ces conceptions sont renforcées par les constatations faites chez les peuplades archaïques actuelles. Les conditions de vie y étant souvent analogues à ce qu'elles étaient au Paléolithique, les affections psychiatriques devraient vraisemblablement présenter de fortes analogies chez toutes ces populations primitives, bien qu'il s'agisse de périodes éloignées.

En résumé, ce qui différencie surtout la mentalité des Paléolithiques de celle des hommes des sociétés évoluées, c'est d'abord leur manque de raisonnement discursif auquel se substituent des croyances. Ensuite, toute leur activité était orientée vers les conditions de la vie matérielle fort pénible et aux lendemains incertains. A cet égard leur sens pratique et leur habileté manuelle sont à retenir. Ces chasseurs robustes et aux sens aigus, mais superstitieux, très routiniers, ignorant la notion de progrès et étrangers aux idées générales, représentent un stade dans l'évolution de l'humanité.